

JAVERLHIAC, SOPHIE. *Être antiquaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, xv-446 p. ISBN 978-2-7637-5556-4

Jean-François Blanchette

Volume 20, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093920ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093920ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blanchette, J.-F. (2022). Compte rendu de [JAVERLHIAC, SOPHIE. *Être antiquaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, xv-446 p. ISBN 978-2-7637-5556-4]. *Rabaska*, 20, 306–308. <https://doi.org/10.7202/1093920ar>

réflexion importante à l'intérieur d'une société qui a un lien de plus en plus ténu avec son propre passé.

**HEIDI WEBER**

Université du Québec à Montréal

---

JAVERLHIAC, SOPHIE. *Être antiquaire*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2021, xv-446 p. ISBN 978-2-7637-5556-4.

J'aurais voulu faire l'histoire des antiquités au Québec. J'avais proposé ce projet à mon ami, l'antiquaire Robert Picard de Lavaltrie, que j'avais connu après le décès de Nettie Covey Sharpe qui avait légué sa maison et son exceptionnelle collection de Quebecensia des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles au Musée canadien des civilisations (renommé depuis Musée canadien de l'histoire) où j'étais conservateur. Robert était l'un des évaluateurs du don et il avait été très généreux en partageant avec moi ses connaissances sur les trésors qui nous étaient légués. Mais autant il aimait parler des antiquités qui lui étaient passées entre les mains, autant il demeurait avare de commentaires sur les circonstances de ses découvertes et sur les personnes qui lui avaient permis de dénicher ces trésors. Comme j'insistais, il me répondit : « présente-moi une liste de questions et j'y répondrai par écrit. » Autrement dit, il ne désirait pas avoir une conversation ouverte sur le sujet. Mais Robert avait la passion de la découverte de belles pièces rares et communiquait ce plaisir en faisant valoir ce qu'il offrait en magasin et qui était bien documenté avec l'aide de son épouse, l'ethnologue Michelle Bourdeau.

J'espérais que ce livre des PUL puisse combler l'absence de connaissances précises sur la profession d'antiquaire qui fascine aussi bien le grand public que les collectionneurs. Quelle déception de découvrir qu'il traite du métier en France et ne fait aucune référence au Québec ! De fait, le traitement du sujet est tellement problématique que je doute qu'il ait pu être publié en France. En effet, l'auteure fait de multiples références à l'absence de crédibilité que ce métier aurait acquise en France au cours des années. L'argumentaire positif qu'elle présente tout au long du livre pour une réorganisation de la profession est accompagné de rappels que le métier est entaché de « comportement immoral ».

D'abord qu'est-ce qu'un antiquaire ? La loi française définit le métier comme « la revente d'objet mobilier d'occasion ». S'y adonnent un nombre d'intervenants qui permettent de remplir les conditions du cycle complet de cette activité : débarrasseurs récupérateurs, brocanteurs, revendeurs, trans-

formateurs, antiquaires et même certains artisans qui restaurent les pièces : ébénistes, doreurs, tapissiers et autres.

De fait, Sophie Javerlhiac fut antiquaire pendant dix-huit ans avant de devenir sociologue et enseignante chercheuse à l'Université de Rennes 2. Pour ce livre, elle a réalisé de nombreuses entrevues avec une quarantaine de personnes impliquées dans le marché des antiquités de la grande région de Bordeaux entre 2017 et 2019. Selon elle, le métier d'antiquaire est en crise. La mode n'est plus au meuble ou à l'objet souvenir des ancêtres : « c'est terminé la transmission entre les grands-parents, les parents et les enfants » (p. 204). Depuis la fin des années 1980, on désire du meuble design, modifiable, comme celui qui est proposé par de grandes chaînes de mobilier, comme IKEA, qui produisent des meubles modulaires qui peuvent entrer dans de petits logements et être adaptés à diverses fonctions au cours de leur vie utile. Puis Internet s'est accaparé du marché des petits objets à partir de l'an 2000.

Il faudrait donc qu'on s'organise, insiste l'auteure. Mais comment le faire quand chacun est fier d'être indépendant, de ne pas avoir de patron et de n'avoir à répondre de ses actes à personne, sauf aux inspecteurs du gouvernement qui veulent vérifier les livres ? Car la vente des antiquités en France a dû être réglementée pour répondre aux nombreuses plaintes de vendeurs qui se sont sentis floués en recevant peu pour une pièce qu'ils ont vue affichée par la suite à des multiples de ce qu'ils ont reçu. Ou d'acheteurs qui ont versé un prix fort pour une pièce qui ne s'est pas avérée authentique ou conforme à la description du vendeur. L'auteure insiste à plus de trente endroits dans le livre pour dire que les gens du métier ont la réputation de *manquer d'éthique* (en vendant des copies ou des meubles maquillés sans le mentionner, p. 86-88, 108), *être peu fiables* (en ne payant pas les travaux de restauration demandés à des artisans, p. 97), *être des suiveurs* (en copiant les pratiques de ceux qui réussissent bien, p. 106), *ne respectent pas les clients* (p. 124-125), *être fraudeurs* (par exemple en ne se déclarant pas comme marchands, p. 134, ou en inscrivant dans le livre de vente le même objet à plusieurs reprises afin de blanchir les ventes au noir, p. 192-193), *être enclins à la fourberie et au mensonge* (p. 143), *à la supercherie* (vendre des copies pour donner l'illusion du vrai, p. 171), *être tricheurs* (« t'achètes une caisse de meubles défoncée et elle te sert à recycler X meubles transformés » p. 193), *receleurs* (en vendant un objet volé, p. 194, « une marchandise brûlante », p. 348), *acheter à gitans* (i.e. « dans un circuit nécessairement louche et immoral », p. 233), ou *malhonnêtes* (« chacun connaît les marchands véreux », p. 234). Des jugements qui viennent non seulement des clients, mais aussi de leurs pairs ! Qui plus est, l'auteur avoue ne pas respecter les inspecteurs responsables de faire respecter la loi, sauf certains spécialistes de l'Office central de

lutte contre le trafic de biens culturels, car ils ne connaissent pas le domaine et « ne contrôlent jamais les entrepôts dont ils ignorent l'existence » (p. 193 et p. 349). Parlant de tous ceux qui sont impliqués dans la vente d'objets mobiliers d'occasion, l'auteure conclut : « Héritage culturel, roublardise, comportement immoral, tout se mélange dans ce qui est un comportement "normal" pour ce groupe professionnel » (p. 351). Avec une telle approche, peut-on imaginer que ce livre aurait pu être publié en France ? Pourquoi donc l'a-t-on publié au Québec ?

Malgré cela, le livre se lit très bien ; le texte est même amusant, car il est parsemé de témoignages de gens du métier cités dans l'argot local que l'auteure même utilise largement. À la lecture des nombreux témoignages, on devine la signification des termes : travailler à gitans, la vente d'un billot, faire dans l'indus, avoir de la mêtis, les vide-greniers, mettre la drouille, griller sa came, attendre le chaland, avoir le client en boîte, pouvoir marger, arriver à la bourre, la révisé, la bouillasse, vendre plein pot, l'achat à partic, se déplacer pour un seul bout, un marchand pendu, acheter d'occasse, j'ai un broute, les déchèteries ou déchetteries, se faire une gratte, c'est de la daube, doper une vente, des nanas qui transpirent les bobos, se retrouver fanny, rentrer au black, les marchands s'en sont foutus plein les fouilles, avoir la tête dans le guidon, etc. Un petit lexique n'aurait pas fait de tort à la compréhension.

**JEAN-FRANÇOIS BLANCHETTE**  
Société québécoise d'ethnologie

---

LEPROHON, LOUIS E. *Ce pays qui était le mien. Marcel Dargis*. Sherbrooke, Louis E. Leprohon [Éditeur], 2021, 116 p. ISBN 978-2-9815171-2-8.

Avec ce deuxième volume consacré à l'œuvre de Marcel Dargis dans l'espace d'à peine cinq ans, Louis E. Leprohon entend démontrer aux yeux du grand public que ce peintre autodidacte compte au rang des plus grands artistes naïfs du Canada. Dans son livre de 2015, *Le Regard d'un artiste sur la culture québécoise de 1935 à 1960 : Marcel Dargis – artiste et conteur*, l'auteur retraçait le parcours artistique d'un créateur dont l'œuvre peinte avoisinait déjà quelque 750 tableaux échelonnés sur une quarantaine d'années de production. Dans *Ce pays qui était le mien*, Leprohon dévoile plutôt la petite histoire d'une collection unique de quinze tableaux de grand format, d'authentiques chroniques de la vie du Québec couvrant la période 1930-1960, telles que dépeintes par « un conteur en images » qui, de son propre aveu, « travaille avec des pinceaux plutôt qu'avec un stylo », et qui